

MADE IN BANGLADESH

De Rubaiyat Hossain

Télérama



Rivée à sa machine à coudre, une ouvrière redresse la tête, et entraîne ses consœurs dans une lutte pleine de noblesse contre leur vie d'esclave.

Shimu, 23 ans, travaille dans une usine textile de la capitale, Dacca, dans des conditions épouvantables. À la suite d'un incendie dans l'atelier, fatal à l'une des ouvrières, elle décide de monter un syndicat. Envers et contre tout...

Bienvenue dans l'envers (l'enfer) social des étiquettes de nos tee-shirts : le quotidien de ces femmes penchées sur leurs machines à coudre pour des salaires de misère, avec la peur du licenciement ou de l'accident. Mais il y a aussi celles qui relèvent la tête. Dans le bureau d'une féministe où trône un essai sur « les races et les genres » et, au mur, une affiche « Dites non à la violence contre les femmes ! », Shimu prend conscience de sa condition et parle. À 13 ans, alors qu'elle était bonne élève, sa belle-mère a voulu la marier à un homme de 40 ans. Elle a ainsi fui vers Dacca pour travailler, ne s'imaginant pas devenir esclave autrement...

Quel plan magnifique quand, telle une madone bengalie, elle lit, pour la première fois, le Code du travail ! Elle convainc ensuite ses collègues que l'union fait la force – il leur en faut, face aux menaces des patrons, aux tracasseries administratives et au patriarcat. **Portrait d'une magnifique entêtée, mais aussi chronique romanesque d'un collectif féminin, ce film social use de la couleur comme d'une arme de combat : les images de ces alliées en saris chatoyants célèbrent l'éclatante noblesse de la sororité.**

Guillemette Odicino

MADE IN BANGLADESH

De Rubaiyat Hossain

Le Journal du Dimanche

Coup de cœur !

Derrière les étiquettes des vêtements, bien souvent, ce sont des vies entières et des scandales effroyables qui se cachent, se jouent. Dans son beau film *Made in Bangladesh*, inspiré de faits réels, c'est à ce voyage malaisé que nous invite la cinéaste bangladaise Rubaiyat Hossain. Sa caméra nous plonge sans délai dans l'ambiance stricte et concentrée d'un vaste atelier de production textile à Dacca, capitale du Bangladesh. Son héroïne, Shimu, a 23 ans et une conscience aiguë de son emploi. Son mari est au chômage, son maigre salaire suffit à peine. Confrontée à des conditions de travail très incertaines, elle passe ses journées à coudre dans les bâtiments peu sûrs d'usines immenses où la bonne cadence de chaque petite main est dûment évaluée.

Chronique d'une oppression scandaleuse, ce film a le bon goût d'éviter de nous raconter une histoire déjà connue qui ne serait que fatalité, et même de surprendre au fil d'images riches en couleurs. En nous attachant à sa jeune héroïne, il ne tire qu'un seul fil narratif mais nous embarque dans une splendide bataille au nom de la dignité, inspirée du destin d'une ouvrière elle-même devenue syndicaliste. « Il y a beaucoup à dire sur les ateliers de misère et sur l'oppression que subissent ces ouvrières, explique Rubaiyat Hossain. Mais c'est leur force que je voulais mettre en avant. Ce ne sont pas des victimes, ce sont des moteurs du changement. »

Dans son âpre combat, Shimu doit convaincre ses collègues de se lever avec elle, d'oser dénoncer les abus. Elle résiste contre la violence et surtout contre l'inertie, par exemple quand elle se rend seule au ministère du Travail, une vaste bureaucratie engourdie dans une torpeur tragique. Shimu résiste aussi aux représentations de la femme, données pour acquises alors qu'elles sont extrêmes. « Elle se bat contre les excès du capitalisme et de l'islamisation, précise la réalisatrice. D'un côté, hypersexualisation de la publicité; de l'autre, une vision de la femme impure que l'on peut entendre à la mosquée. »

Avec de beaux acteurs, un rythme et un cadre maîtrisés pour entrelacer réalisme et romanesque, Rubaiyat Hossain dresse un constat édifiant mais pas désespéré de la condition des femmes dans son pays. Si elle nous entraîne sur un récit dont la dureté s'intensifie progressivement, ce n'est pas sans résilience ni espoir. « Bien sûr, sa vie ne sera jamais luxueuse, mais elle avance, dit-elle à propos de Daliya, l'ouvrière qui lui a inspiré le film. Elle n'accepte pas passivement l'oppression sociale et sexuelle qu'on lui impose. » De même, Shimu brave une société où la voix patriarcale se fait d'autant plus vigoureuse que la situation des femmes au Bangladesh, gouverné depuis dix ans par une femme, avance concrètement. Si la mise en scène reste sobre, elle percute par sa vivacité, son sens du détail et sa détermination toute revigorante à dévoiler la somme des injustices flagrantes.

Alexis Campion

MADE IN BANGLADESH

De Rubaiyat Hossain

Le Monde

Un portrait sans manichéisme d'une société bangladaise en pleine mutation.

En cette période de fièvre consumériste, les machines à coudre tournent à plein régime dans les ateliers bangladais. Quand on sait que 60% des vêtements vendus en Europe proviennent du Bangladesh... Mais soyons clairs : *Made in Bangladesh*, deuxième long métrage de la réalisatrice Rubaiyat Hossain, née en 1981, férue d'études de genre et de Women Studies, ne vise aucunement à culpabiliser le consommateur.

Aussi exploitées soient-elles, les ouvrières du textile bangladeses trouvent malgré tout dans leur travail une perspective d'émancipation - ou la possibilité d'échapper à un mariage non désiré. Tout est question de nuances et, sur ce terrain, *Made in Bangladesh* réussit à ne pas tomber dans le travers du film manichéen. Le scénario est librement inspiré de la vie d'une syndicaliste, laquelle a accompagné tout le processus de cette fiction, jusqu'au tournage dans une usine désertée.

Le film s'ouvre dans la chaleur étouffante d'un atelier, à Dacca, capitale du Bangladesh. Des femmes manipulent des fers au bout de fils électriques douteux ; d'autres jeunes visages sont penchés sur les machines, appliqués à ne pas rater la surpiqûre, pied au plancher. La scène s'achève de manière prévisible : le compteur disjoncte, une fumée se répand et les filles évacuent, paniquées.

L'une d'elles reste en rade, et son nom viendra grossir les listes sinistres d'accidents mortels du travail. Les autres sont sous le choc : parmi elles, Shimu fait la connaissance de la responsable d'une ONG, qui l'encourage à découvrir le code du travail et à créer un syndicat. La jeune femme de 23 ans hésite, devant la réaction négative de son mari, qui lui dit qu'il a un « plan » pour gagner de l'argent. A terme, elle n'aurait donc plus besoin de travailler. Il lui demande aussi de se voiler. De leur côté, les copines de Shimu ne sont pas toutes prêtes à soutenir la création du syndicat. N'ont-elles pas plus à perdre qu'à gagner ?

A travers le périple de cette ouvrière se débattant dans ses dilemmes, Rubaiyat Hossain sonde une société bangladaise en pleine mutation : les femmes représentent une part importante de la main d'œuvre au Bangladesh, rapportant de l'argent au foyer, remettant en question les rôles masculins. Les patrons sont confrontés à des mouvements de grève et à des revendications salariales, mais souvent ils ont le dernier mot, du fait de leur connivence avec le pouvoir. Shimu va traverser beaucoup de doutes, et de ruses, avant de trouver son chemin. Pour Shimu, salariée, épouse, syndicaliste, le moment est venu d'endosser un nouveau rôle.

Clarisse Fabre

MADE IN BANGLADESH

De Rubaiyat Hossain

Causette

Du cousu main !

Voilà un film triplement dépaysant.

D'abord parce qu'il nous arrive du Bangladesh, pays du Sud-Est asiatique que l'on voit assez rarement au cinéma.

Ensuite parce qu'il suit le destin d'une jeune ouvrière, Shimu, qui travaille dans une usine textile à Dacca, dix heures par jour, six jours par semaine, pour 100 euros par mois. Raisons pour lesquelles elle décide de monter un syndicat, en dépit des menaces de la direction et contre l'avis de son mari. Autant dire que son parcours, inspiré d'une histoire vraie, est héroïque. Et inattendu.

Et enfin parce que Rubaiyat Hossain, sa réalisatrice, parvient à rendre vivant, attachant, et même joyeux, un film qui, à la base, entend dénoncer les excès du capitalisme, du patriarcat et de l'islam. Rien de moins !

Certes, son message est clair (et courageux), mais jamais il n'alourdit ni ne paralyse son récit. Belle performance ! (...) On ajoute le jeu subtil des couleurs et des vêtements tout comme la fraîcheur des actrices et la dynamique de leurs personnages. En clair, *Made in Bangladesh*, c'est du cousu main !

Ariane Allard

MADE IN BANGLADESH

De Rubaiyat Hossain

les Inrockuptibles

**Une chronique fictionnée, sensible et renseignée
sur une fronde d'ouvrières dans l'usine qui les exploite.**

C'est une étiquette qui se niche dans nos vêtements, trois mots à consonance familière, dont on ignore la réalité cachée derrière. *Made in Bangladesh*, le deuxième film d'une réalisatrice de 38 ans originaire du Bengale, aurait pu s'appeler *Made in China*, il nous aurait plongé.e.s tout aussi fidèlement dans l'une de ces usines de textile implantées dans une région pauvre du monde, employant exclusivement des femmes.

Pourquoi elles ? Parce que plus malléables que les hommes, apprend-on : des ouvrières passives et corvéables à merci. A la suite d'un incendie, les salariées d'une fabrique à Dacca décident de tenir tête à leurs patrons en créant un syndicat. *Made in Bangladesh* retrace leur bataille, un long périple administratif qui leur vaudra de multiples tentatives d'intimidation.

Dans le leading role, une belle entêtée jouée par une inconnue (la gracieuse Rikita Shimu), saisie dans son environnement professionnel et intime sans surcharger la barque documentaire. On songe à *Useless* de Jia Zhang-ke, même si le film trouve une manière plus modeste de cerner les corps et les espaces : avec bienveillance et suavité. Mais cette douceur n'est qu'apparente, et souligne par contraste ces gestes répétitifs et aliénants d'une exploitation permise, comme le rappelle opportunément une scène de visite des directeurs anglo-saxons, par les politiques occidentales de délocalisation.

Emily Barnett

MADE IN BANGLADESH

De Rubaiyat Hossain



Un film qui s'inscrit dans une longue tradition d'œuvres remarquables sur l'émancipation féminine de la classe ouvrière.

Une jeune femme, qui travaille pour une usine de textile dans des conditions déplorables, découvre ses droits et se bat pour les faire reconnaître. De *Norma Rae* (Martin Ritt, 1979) à *Bread and Roses* (Ken Loach, 2000), une longue tradition de films sur l'émancipation féminine de la classe ouvrière a produit des œuvres remarquables. Mais pour la première fois, une cinéaste de fiction s'intéresse à ce qui se passe dans un pays dont la mention la plus répandue – celle du titre — se trouve sur les étiquettes des vêtements de toute la planète, tout en faisant la une des journaux quand survient une catastrophe (incendie, effondrement d'immeuble).

La nécessité pédagogique de cette coproduction européenne n'entrave pas les qualités cinématographiques. Inspiré d'une histoire vécue, le réalisme du propos est contrebalancé par un dynamisme non dénué d'humour. La prestation de Rikita Shimu dans le rôle principal est explosive, dessinant avec subtilité le parcours d'une héroïne complexe, vivante, amoureuse, solidaire, combative, percluse de doutes et en définitive conquérante.

Les couleurs chatoyantes des étoffes côtoient la grisaille urbaine : c'est un commentaire ironique sur les publicités criardes qui parsèment le chemin boueux de l'usine. Pour finir, la libération du personnage n'est pas que politique et syndicale, elle est aussi sexuelle et religieuse. Cela pourrait sembler programmatique, mais la réalisatrice se garde de tout triomphalisme, y compris dans un dénouement cathartique indiquant que l'espoir, s'il est permis, reste fragile.

Yann Tobin